

Étienne, je me souviens de toi, de tes soupirs et de tes râles.

Des taches commencent à envahir ta peau, des plaques noirâtres qui n'ont plus rien de commun avec le grain de beauté où elles prirent naissance. C'est le cancer qui t'emporte, La Boétie.

Devant le baldaquin, Rose Bertin et l'abbé Creuillenet suivent d'un œil attentif la progression des métastases. Ils veillent à ce que ta déchéance s'accomplisse dans les règles de l'art, lentement, sûrement, sans rompre la cadence.

Tu as trente-deux ans et quelques mois. Ton agonie durera soixante-six heures. Les jours suivent les nuits avec une régularité désespérante : le jour dévorant la nuit, la nuit dévorant

le jour, avec une sorte d'obsession qui te fascinerait si tu pouvais être fasciné.

Tes lèvres savourent leur soif, qui te fait vivre autant qu'elle t'approche de la mort. Nous sommes en plein mois d'août, tu te démènes sous ta couverture, tu voudrais quitter cette étuve.

Attends, attends encore un peu...

Déjà, les volets sont fermés, les meubles recouverts par ces voiles blancs qui te découragent. De ta gentilhommière, maintenant vide comme le manoir des sœurs Brontë, écoute-moi, Étienne... tu n'as plus rien à perdre.

Bordeaux est loin pour Montaigne. Oui, il t'a quitté pour son écuyer. Ils sont à Paris, dans ce faubourg Saint-Honoré que tu aimais tant. L'été est là. Avec lui, tu espérais des promenades, des bains de soleil, des voyages, des livres...

Étienne, je viens pour te dire adieu. Je viens pour te dire bonne espérance. Pendant six ans, il y aura eu entre vous cette entente idéale. Désormais, toi et ton cancer officiez seuls. Tu n'as aucune dette envers le cynisme de Michel. Je t'en donne ma parole, c'est ta maladie seule qui sauvera ton nom.

Tu as de l'amour-propre, mais tu supporteras la revanche de Rose Bertin, qui te provoque

maintenant avec son amant. L'opium que tu prends pour adoucir tes douleurs t'aidera comme il le faut. Cet antalgique, tu l'aimeras comme il faut l'aimer, avec excès, avec folie, avec transport, comme Montaigne il y a quelques mois encore. Ah ! qu'il était doux de l'aimer hier, et qu'il est cruel de l'aimer aujourd'hui.

La Boétie, la grandeur est sœur de la maladie ; elles marchent en se tenant la main. Étienne, tes maux sont les miens, écoute-moi avant de partir...

LA MÉDECINE ET LA LITTÉRATURE
SONT LA FACE ALTERNATIVE, ICI
ÉLARGIE VERS L'OBSCUR, SCINTIL-
LANTE LÀ, D'UN PHÉNOMÈNE, LE
SEUL, JE L'APPELAI LE MÉDICAMENT.

Je me lave en commençant par le cou et les épaules, en mouvements tournants. Je glisse le long de la colonne, une main de chaque côté, et me frotte les flancs en débordant un peu sur les cuisses. La mousse est fine et fraîchement parfumée, mes fesses ont un modelé harmonieux, un rattachement sans mollesse aux membres inférieurs. Je vais et je viens sur ces rondeurs, dont je redécouvre chaque jour la douce fermeté. L'eau chaude coule sur mes cheveux, l'air mousse autour de moi, amortissant les formes et les bruits.

Mon regard s'attarde longuement sur la forme de mon sexe. Je ferme les yeux, puis les rouvre en battant doucement des paupières.

Ton visage est assez inquiétant sur ce portrait, acheté par mon oncle Marcel un peu

avant son infarctus. Pâle, tiré, assez régulier sous la perruque noire, il est éclairé par des grands yeux humides, orange comme ceux d'un lémurien. Les pupilles sont assez rapprochées du nez. Quelques taches de rousseur l'assombrissent quand on descend vers la bouche, un peu petite, mais bordée de lèvres charnues, coupées au milieu d'une raie, comme une cerise.

Je te dévisage. Ta petite barbe est pointue comme celle d'un prophète de l'Ancien Testament, mais il y a dans ton œil un reflet maladif. Le forceps qui, dit-on, t'a mis au monde dans ce château gascon, doit t'avoir, toi aussi, marqué au flanc d'une cicatrice affreuse :

*J'ai tant vécu chétif, en ma langueur,
Qu'or j'ai vu rompre (et suis encore en vie)
Mon espérance avant mes yeux ravie,
Contre l'écueil de sa fière rigueur.*

*Prêt à laisser la vie sous le faix :
Qu'y ferait-on, sinon ce que je fais ?
Piqué du mal, je m'obstine en ma peine.*

Jeune barbu, tu étais court sur pattes et rondouillard, comme un chanoine bordelais.

Mais, comme moi, Étienne, tu te détestais. Comme moi, tu étais un monstre.

J'ai dans le corps des plaques mortes, d'autres fermentent, travaillées par un ouvrage secret. La nuit, quand je me réveille, j'ai peur de mon corps.

Je cherche, et je ne m'explique pas. C'est une sorte d'hallucination : brève, incohérente, bizarre. L'absurde y côtoie le beau dans des distorsions d'espace et de temps. Prostré devant ton portrait, je me mets à te parler, comme si j'étais ta veuve.

La Boétie, toute chose sacrée, et qui veut demeurer sacrée, s'enveloppe de mystère. La médecine se retranche à l'abri d'arcanes dévoilés au seul prédestiné : le vrai malade et les siens.

Je suis d'excellente humeur, mais rien n'est plus éloigné de ma pensée qu'une promenade dans l'air encore frais de cette fin de matinée. J'écarte un rideau. La réverbération frappe le trottoir et fait jaillir des reflets brillants qui me fatiguent l'œil. De mes fenêtres, Étienne, ta plaque ressemble à une sorte de poussière bleue micacée.

Je vais commencer la journée par deux Témesta vitaminés C. Le Témesta, bien sûr,

comme la plupart des benzodiazépines, est sans goût. Je place les comprimés blancs sous la langue, comme des granules homéopathiques, puis j'aspire goulûment le contenu Ursa du gobelet. Il est encore un peu effervescent et plus orange que d'habitude. Ce matin, il a la belle couleur d'un sushi au saumon. Cette boisson est si savoureuse que j'en oublierais presque de la compléter par mes trois gélules de Cystine Bailleul et mon comprimé de Propecia.

J'allume mon iMac. Le temps que mon nouvel antivirus s'installe, j'appelle l'hôpital Pompidou pour confirmer mon rendez-vous de désensibilisation croisée au venin de l'abeille et de la guêpe du Nord. Je tombe sur Raffaëlla. Que se passe-t-il? elle a l'air bien pressée ce matin. Moi, je ne suis jamais pressé ici, dans l'appartement de mon oncle mort. Je ne m'ennuie jamais non plus.

J'ai un peu honte de l'écrire ici, mais après tout, puisque j'y suis, je vais tout t'avouer, tout te dire... tant pis pour mes parents, ma sœur, mon frère Alain et la douce Corinne, s'ils tombent un jour sur ces pages. Tant pis pour mes amis antillais, si attentifs à ce sujet. Tant pis même pour la doctoresse B*** de l'hôpital Pompidou, à laquelle j'ai toujours caché mes préférences. Je n'aurai plus qu'à rester terré ici, mais il le faut... Allez, je me lance, je fais mon *coming out* : je déteste la sexualité !

Stricto sensu, la sexualité n'est pas une maladie, ou ne l'est pas encore. Qu'il vienne de l'intellect ou du pénis, un plaisir en vaut toujours un autre. Mais le sexe a ceci de particulier qu'il agite l'individu pour le seul profit de l'espèce. Nous nous bouchons toujours les

oreilles pour ne pas entendre, derrière nos discours amoureux, dans nos aubades les plus raffinées, le mugissement hormonal qui réclame son dû :

*Mon aimée les monts
Les vallées de grands bois sombres
Les îles étranges
Les flots sonnants
Le sifflement de l'air amoureux.*

*La nuit calmée
Proche du lever de l'aurore
La musique tue
La solitude sonore
Le dîner d'amour qui restaure.*

Étienne, le mécanisme physiologique, responsable de l'érection, implique la libération de monoxyde d'azote (NO) dans le corps caverneux de la verge lors de la stimulation sexuelle. L'oxyde d'azote active alors l'enzyme guanylate cyclase, ce qui entraîne une augmentation des concentrations de guanosine monophosphate cyclique (GMPC), induisant un relâchement des muscles lisses du corps caverneux, et favorisant l'afflux sanguin.

Ce mécanisme a, bien entendu, son corollaire chez la femme, et plus particulièrement chez le personnage despentien :

La fille se tient à quatre pattes et écarte soigneusement les deux globes blancs de son gros cul. Un type semblable au premier la bourre en silence.

La blonde a des minauderies de jeune première. Elle se lèche les lèvres avec gourmandise, fronce le nez et halète gentiment. [...] Elle s'est légèrement bavé sur le menton et on voit bien les boutons sous le maquillage [...].

À force de bouger son cul du plus convaincant qu'elle peut, elle parvient même à faire oublier son ventre, ses vergetures et sa sale gueule. Tour de force. Nadine allume une clope sans quitter l'écran du regard. Impressionnée.

Un peu de littérature comparée ne fait jamais de mal. J'ai toujours cru à la vérité et à l'impact de la preuve. Ces extraits, signés Jean de la Croix et Virginie Despentes, mettent au jour l'universalité de la parade sexuelle, mais le véritable intérêt est ailleurs.

Le rut, chez le mammifère supérieur, trouve, bien sûr, ses racines dans la flambée hormonale qui déclenche les comportements de recherche

sexuelle. Pourtant, d'après une étude du C.E.C.O.S., le volume moyen d'un éjaculat humain a chuté d'un tiers entre 1838 et 1990. Il est passé de 3,4 millilitres de sperme à 2,75. La concentration des spermatozoïdes par millilitre de liquide séminal, quant à elle, a baissé de 113 millions à 66.

Cette asthénospermie est encore une énigme pour la science, mais je la vois comme le premier indice de la disparition progressive de la nature biochimique de la sexualité. Virginie Despentes, si mal comprise, est un génie. Son ambivalence, sa complexité – y compris physiques – ont démodé avant l'heure tous les discours des *Chiennes de garde*. Prodigeux. J'échange tout Jean de la Croix contre les dix premières pages de *Baise-moi*. Car, au fond, Étienne, la seule question de ce début de siècle est bien celle-là : a-t-on le droit d'aller au-delà de la dualité des genres, a-t-on le droit de dire que la sexualité *est* laide ?

Bien sûr, des organes d'une fraîcheur pleine de santé sont acceptables au repos, mais l'excitation d'un clitoris ou d'un gland restera toujours une zone inflammatoire.

Les parties génitales n'ont aucune miséricorde à mes yeux. J'insiste : quoi de plus laid

qu'une vulve ou un pénis, même épargnés par la mycose ou le chancre ?

Une obèse de 130 kg, une montagne de chair avec des jambes comme des ventres, qui, à 65 ans, se fait sodomiser par un poney, cela me dérange, et j'ose le dire.

Toute espèce vivante veut prospérer, l'humanité n'y échappe pas. L'essence de la vie, comme l'essence de la maladie d'ailleurs, est la croissance. Mais en tant qu'individus, par une sorte de miracle, nous pouvons déclarer forfait. Cela porte le vilain nom d'abstinence, qui n'est pourtant pas négation du plaisir, mais de la reproduction.

Si, heureusement, tout concorde à penser que la composante biologique de la libido disparaîtra dans quelques générations (la progression constante de l'homosexualité en est le deuxième indice), accélérons donc le processus. La science et le commerce se mettent au service de nos fantasmes. En quoi la loi naturelle serait-elle plus morale que la loi technique ?

Je ne cherche ni le compromis ni le juste milieu, et je lance cette *fatwa* : émasculons Michel Houellebecq et purifions son crâne à l'eau d'Avène. Les consciences infectées déver-

sent leurs confidences sur des pavés qui encombrant les librairies. L'auteur de *Plateforme* a besoin d'un bon vieux prêtre pédophile qui lui rappelle que, dans le corps humain, les fonctions sexuelles et excrémentielles sont voisines, bien qu'elles travaillent, si j'ose dire, en sens inverse.

Hélas ! Il est, pour l'instant, plus talentueux que moi – jamais mon cerveau n'aurait pu sécréter l'idée d'une soirée talibane dans un club échangiste – mais, comme tu l'écrivais dans tes *Poemata*, un vrai génie ne commence jamais par un chef-d'œuvre.

En quelques décennies d'artifices, l'homme a fabriqué le milieu qui le façonne. Et c'est très rassurant. Il existera bientôt mille et une façons non sexuelles de se perpétuer, mille et un corps génétiquement modifiés. Gloire au docteur Antinori !

*Temps futurs ! vision sublime !
Les peuples seront hors de l'abîme,
Le désert vénusien sera traversé...*

L'aspect sauvagement anatomique de mon gland, rouge et luisant, m'incite toujours – le paradoxe n'est qu'apparent – à garder mes

liquides. Toute goutte de mes précieuses humeurs est une partie de ma force vitale. Tout écoulement est déperdition d'énergie.

Le végétarisme, ou principe bouddhique de non-nuisance, dont je te parlerai tout à l'heure, incarne bien cette utopie de la chair : vivre en circuit fermé, limiter ses échanges au strict minimum au profit d'une hygiène alternative.

Les témoins sont unanimes. Même aux Antilles, où vivent ma sœur et mon adorable nièce, je bois peu et je ne sue pas. Ou le moins possible. Je marche très lentement pour éviter toute transpiration.

Tout gaspillage est une faute, et dans le cas de l'échangisme houellebecquien, on touche à l'absurde. Je ne prononce même pas le nom de Catherine Millet ; à l'arbre du silence est accroché son fruit : la paix.

Transfigurons donc la loi biologique du rut selon les traditions ancestrales. D'après les Anciens – et comme ils ont raison ! qu'est-ce que le cerveau, sinon de la moelle ? et qu'est-ce que la moelle, sinon une réserve de sperme ? Diogène Laërce qualifie d'ailleurs le sperme de « goutte de cervelle ».

En activant son pénis, l'homme risque donc sa vie, ou plus exactement sa moelle, c'est-à-

dire son esprit. Garder son sperme, c'est se garder comme un bambou, dressé vers le Fuji, selon l'axe *feng shui* pénis-vertèbres-cerveau. L'abstinence fait tenir droit, l'incontinence affale. Ceux qui se vident de leurs humeurs sont toujours malades du dos. Montaigne appelait prophétiquement « consommation dorsale » cette dissipation d'énergie due à une trop grande émission de semence.